

lique, l'aluminium, le nickel constituent la matière de la couronne ou de la croix apportée. Les mânes sont satisfaits : tout est pour le mieux.

Or, en vérité, tout n'est pas pour le mieux. Car les mânes se moquent de nos vaines démarches. Mais nous nous devons à nous-mêmes de ne pas sciemment déparer les lieux où éclatent de la façon la plus péremptoire nos stupides orgueils. Que l'on enterre ou que l'on incinère les cadavres, sans plus, et nulle récrimination ne s'élèvera. Mais si nous affichons un culte des morts, si notre fétichisme va jusqu'à garder précieusement, en des boîtes recouvertes de monuments somptueux, des pourritures innommables, ayons au moins le respect de ce culte et la pudeur de ce fétichisme. Proscrivons ces bariolages indignes de fleurs artificielles, ces garnitures et ces torsades aux teintes hurlantes, ces porcelainades en bouquets, en branches, en gerbes, en palmes. Et surtout, jetons à la voirie cet épouvantable amas de couronnes en perles imaginées, dirait-on, par quelque garde-chiourne de maison centrale pour occuper les loisirs de son troupeau galeux. Il est inouï de penser que des milliers

d'ouvrières parisiennes s'épuisent, réalisant des salaires de famine, à enfiler les perles et à confectionner les fleurs dont se composent ces couronnes ! Couronnes mortuaires, ah ! combien mortuaires ! Elles suffisent à endeuiller, à glacer un cimetière. Et lorsque la poussière et l'humidité les ont envahies, de même que les porcelaines de tout acabit, et ces « couronnes de sociétés » où pendent des rubans décolorés, elles transforment la nécropole en une éternelle foire aux puces.

Et nous ne sommes pas arrivés au bout de nos indignations. Car, tout en haut du Père-Lachaise, planté comme une forteresse, sur une esplanade spacieuse que décorent des gazons administratifs, ouvert sur un portique et des piliers aux chapiteaux de chimères, brandissant des cheminées pareilles à des cornes de limaçon, coiffé d'un dôme byzantin palmé de jaune, surmonté d'un trépied funèbre, surgit le Four crématoire. Nous n'insisterons pas sur l'aspect sinistre de ce bâtiment où les cadavres accomplissent leur dernière culbute. Il n'était pas aisé de lui communiquer de la joie.

D'ailleurs le columbarium attire notre soin particulier. On connaît les dispositions générales de cette bâtisse. Il n'est pas besoin que nous la décrivions. *A priori* on serait tenté de lui accorder tous suffrages. Elle supprime les inconvénients et les contaminations possibles des cimetières. Elle étiquette sur une mince portion de muraille une quantité considérable de personnages qui ne tinrent guère davantage de place dans l'humanité. Elle effectue le nivellement souhaité par notre démocratie.

Tout cela est bien. Mais en cet endroit où l'Administration n'intervient que pour délimiter les emplacements de chaque citoyen incinéré, il eût été nécessaire qu'elle intervînt pour défendre aux familles toute ornementation. Peut-être que si elle eût exigé l'uniformité des plaques de marbre et des inscriptions, le columbarium, à cette heure, sans prétendre à l'esthétique, conserverait la gravité de sa destination. On l'envisagerait ainsi que l'on envisage ces murailles de basiliques où la piété publique s'exprime par des *ex-voto*.

Or il n'existe pas au monde une friperie plus

éhontée, une arrière-boutique de désordre plus crasseux, plus miteux, plus ordurier. Les familles profitèrent largement de l'indépendance laissée à leur imagination. Si quelques-unes se bornèrent à enfermer les cendres de leurs morts derrière des plaques de marbre blanc ou noir, d'autres trouvèrent trop modeste cette simplicité. Les faïenceries omnicoles et les camaïeux ne parurent pas suffisants. On appela à l'aide le bronze et la terre cuite. Ce fut une ingéniosité à augmenter, par tous les moyens en possession, la hideur de ces carrelages. Aux inscriptions sentimentales ayant l'apparence d'une publicité commerciale, succédèrent d'affreux médaillons rapportés, des hirondelles planant sur des céramiques azurées, des nids en relief avec la mère oiselle donnant la becquée et toute la gamme des photographies. On vit avec étonnement des dames étendues en leurs bergères et se passionnant à la lecture du feuilleton quotidien ; on vit des chanteurs de carrefours, la guitare en main, au milieu de leur cercle de badauds. On les voit encore d'ailleurs, avec tant d'autres, aussi grotesques et bien appropriés.

Et les négociants naturellement créèrent, pour le columbarium, des marchandises nouvelles. De minuscules boîtes en zinc accrochées aux plaques funéraires, emplies de mousse, supportèrent leur faix de fleurs en papier, en toile, ou en perles. Des anneaux soutinrent des lampions et des cornets de verre coloriés ou ces vases bleus à cinq sous que les bazars débitent aux coins des rues. Tout cela, avec les coussinets de velours fané, les couronnes réduites, les rubans en charpie et d'innombrables pendeloques souillées, constitue un musée de la miseloque, devant lequel circulent les escaliers mobiles où parfois les familles échelonnées paraissent chercher une occasion avantageuse.

Ainsi, dans notre Père-Lachaise, la laideur côtoie la beauté sans que personne s'insurge et le proclame. Il est vrai, ce cimetière paraît bien abandonné et la vie ardente de la capitale prédispose mal à des promenades d'observation. Seuls les touristes consentent à s'y égarer, en quête de tombes illustres.

Pourtant, deux fois l'an, il s'éveille de sa longue léthargie et les foules y affluent. L'anni-

versaire de la Commune y conduit les hordes revendicatrices et le Jour des Morts y pousse le flux des familles. Les deux grouillements n'ont entre eux aucune ressemblance, mais ils communiquent au cimetière une esthétique équivalente. L'un est plutôt un cortège, l'autre une procession.

Les groupes révolutionnaires et socialistes, chargés de couronnes noires et rouges, précédés de leurs drapeaux, envahissent, comme pour le conquérir, le cimetière tranquille. Ils sont animés d'un enthousiasme farouche que traduisent les gestes expressifs et les chants indéfiniment répercutés. Défilant en masses compactes au long de l'allée principale, entre les haies brillantes et vives des gardes républicains, ils se départagent devant le monument aux Morts ; s'épandent en noires coulées dans les ramifications multiples des ruelles. Si bien que l'apparence du cimetière change totalement. La colline entière s'assombrit et bout. Les morts referment plus étroitement leurs portes et se terrent.

Le mouvement ascensionnel se prolonge durant quelques heures, puis, brusquement, éclatent

des sonneries de clairons et crépitent des roulements de tambours. Balayées, les laves humaines roulent et bondissent parmi les pentes, se hâtant vers les portes. Bientôt les cohortes de gardes demeurent maîtresses du lieu et l'abandonnent à leur tour. Le cimetière reprend son calme accoutumé. Devant le mur des Fédérés un amoncellement de couronnes témoigne seulement qu'un parti politique commémora un anniversaire tragique.

Au jour des morts, la pénétration humaine aboutit au même assombrissement du cimetière. Mais loin de s'effectuer rapide, brutale, vociférante, canalisée par les uniformes policiers, elle trotte, musarde, court à son gré. Elle s'arrête, elle repart, elle pullule sans bruit. Les tombeaux ouverts accueillent les hommages. Un courant de sociabilité s'établit entre les fantômes sournois cachés dans les pénombres et les silhouettes remuantes qui les viennent reconnaître. Autour de chaque pierre, c'est une activité fébrile. Les parentés vaquent au ménage funèbre de leurs proches, regarnissent les vases, rejettent les ornements fripés, époussettent, brossent, la-

vent, jardinent, s'attardent à quelques oraisons, puis, enveloppant leur œuvre purificatrice d'un regard, repartent, satisfaites, vers la vie.

Et voici que le cimetière s'est transformé, a soudain rajeuni. Les couleurs s'intensifient. On ne sait quel bien-être se manifeste partout. La colline s'étire, bâille, jouit d'une douceur et d'une tendresse, jaillit, toute renouvelée, vers le ciel (1).

(1) Nous passons volontairement sous silence, en cette étude, le Panthéon et autres édifices du même genre, comme l'abbaye de Wetsminster. Nous ne parlerons pas davantage de la Morgue et de ces ossuaires : les catacombes de Paris, les cimetières des Capucins de Rome et de Palerme qui sont des fantaisies macabres sans aucun intérêt artistique. La nécropole zoologique de l'île des Ravageurs, près d'Asnières, offrirait une matière plus riche à nos commentaires, si, dans un site agréable, ne se déployaient les efforts décoratifs de ce sentimentalisme particulièrement odieux que les vieilles filles dirigent vers les bêtes. La forme des tombes élevées sur les dépouilles des chiens et des chats est généralement la niche ; sur celles des oiseaux, le perchoir. Quelques monuments importants, mêlés de pierre et de bronze, sont à signaler : ceux de Turc et de Tom. L'ornementation florale contribue à agrémenter ce cimetière. Une entrée monumentale le signale de loin à la curiosité des promeneurs.